

boire ; qu'il faisait alors de si grands cris, qu'on les entendait d'une lieue ; qu'alors tout le monde effrayé se cachait, fermant les fenêtres et les portes des maisons.

Le chevalier entra dans une hôtellerie, bien moins pour se reposer que pour prendre les bons avis de son joli cheval.

Quand chacun se fut retiré, il descendit dans l'écurie, et lui dit :

— Camarade, que ferons-nous pour vaincre le dragon ?

— Seigneur, lui dit-il, j'y rêverai cette nuit, et je vous en rendrai compte demain matin.

Il lui dit, lorsqu'il y retourna : — Je suis d'avis que Fine-Oreille écoute si le dragon est proche.

Aussitôt Fine-Oreille se coucha par terre ; il entendit les cris du dragon qui était encore à sept lieues de là. Quand le cheval le sut, il dit à Fortuné : — Commandez à Trinquet d'aller boire toute l'eau du grand étang, et que Forte-Échine y porte assez de vin pour le remplir ; il faudra mettre autour des raisins secs, du poivre, et plusieurs choses qui



altèrent ; commandez aussi que les habitants se renferment tous dans leurs maisons, et vous-même, seigneur, ne sortez pas de celle que vous choisirez avec tous vos gens ;

le dragon ne tardera pas à venir boire à l'étang ; le vin lui semblera bon, et vous verrez qu'on en viendra à bout.

Dès que Camarade eut achevé de régler ce qu'on devait faire, chacun s'employa à ce qui lui était ordonné.

Le chevalier entra dans une maison dont la vue donnait sur l'étang. Il y était à peine, que l'affreux dragon arriva ; le monstre but un peu, ensuite il mangea le déjeuner qu'on lui avait préparé, et puis il but tant et tant



qu'il s'enivra. Il ne pouvait plus se remuer ; il était couché

sur le côté, sa tête penchée et ses yeux fermés. Quand Fortuné le vit ainsi, il jugea bien qu'il n'y avait pas un moment à perdre ; il sortit l'épée à la main, et l'attaqua avec un courage merveilleux. Le dragon se sentant percé de tous côtés voulait se dresser et fondre sur le chevalier ; mais il n'en avait pas la force et perdait tout son sang. Le chevalier, ravi de l'avoir réduit à cette extrémité, appela ses gens pour lier ce monstre avec des cordes et des chaînes, voulant ménager au roi le plaisir et la gloire de lui donner la mort ; de sorte que n'ayant plus rien à craindre, ils le traînèrent jusqu'à la ville.

Fortuné marchait à la tête de son petit cortège. En approchant du palais, il envoya Léger, pour apprendre au roi la bonne nouvelle d'un succès si avantageux ; mais cela paraissait presque incroyable, jusqu'à ce que l'on vît paraître le monstre sur une machine faite exprès, où il était garrotté.

Le roi descendit et embrassa Fortuné. — Les dieux vous réservaient cette victoire, lui dit-il, et je ressens moins la joie de contempler cet horrible dragon dans l'état où vous l'avez réduit, que de vous revoir, mon cher chevalier.

— Sire, répliqua celui-ci, votre majesté peut lui donner les derniers coups : je ne l'ai amené que pour les recevoir de votre main. Le roi tira son épée et acheva de tuer le plus cruel de ses ennemis. Tout le monde jetait des cris de joie et poussait des acclamations pour un succès si inespéré.

Le roi, impatient de raconter à la reine l'heureux succès d'une aventure si extraordinaire, entra dans sa chambre,

appuyé sur le chevalier : — Voici le vainqueur du dragon, dit-il à la reine, qui vient de me rendre le service le plus signalé que je pusse souhaiter d'un fidèle sujet. C'est à vous, madame, qu'il a parlé la première de l'envie qu'il avait de combattre ce monstre ; j'espère que vous lui tiendrez compte du péril où il s'est exposé.

La reine honora Fortuné d'un accueil gracieux et de mille louanges ; elle le trouva encore plus aimable que lorsqu'il partit.

Un jour qu'elle était à la chasse avec le roi, elle ne suivit pas les chiens, feignant d'être incommodée. Alors se tournant vers le jeune chevalier, qui était près d'elle :

— Vous me ferez le plaisir, lui dit-elle, de rester auprès de moi, je suis souffrante et veux me reposer un peu. Allez, ajouta-t-elle à ceux qui l'accompagnaient, ne quittez pas mon frère.

Aussitôt elle mit pied à terre, et s'assit au bord d'un ruisseau, où elle demeura quelque temps dans un profond silence.

Enfin levant les yeux, elle les attacha sur le chevalier, et lui dit : — Comme les bonnes intentions ne se manifestent pas toujours, je crains que vous n'ayez point pénétré les motifs qui m'engagèrent à presser le roi de vous envoyer combattre le dragon : j'étais sûre, par un pressentiment qui ne m'a jamais trompée, que vous en sortiriez en homme de courage ; et vos envieux parlaient si mal du vôtre, parce que vous n'êtes point allé à l'armée, qu'il fallait une action aussi éclatante que celle-ci pour leur fermer

la bouche. Vous voyez à présent, chevalier, continua-t-elle, que j'ai pris intérêt à tout ce qui vous est arrivé de glorieux, et que vous auriez grand tort d'en juger d'une autre manière.

— La distance qui nous sépare est si grande, madame, répondit-il modestement, que je ne suis pas digne de l'éclaircissement que vous voulez bien me donner, ni du soin que vous avez pris de hasarder ma vie pour sauver mon honneur. Le ciel m'a protégé avec plus de bonté que mes ennemis ne le souhaitent; et je m'estimerai toujours heureux d'employer, pour le service du roi et le vôtre, une vie dont la perte m'est plus indifférente qu'on ne pense.

La reine se fit redire avec quelle adresse il avait vaincu le dragon. Fortuné n'avait garde d'apprendre à personne que c'était par le secours de ses gens : il se vantait d'être



allé au-devant de ce redoutable ennemi, et disait que son adresse et sa témérité l'avaient seules tiré d'affaire; mais la reine, ne songeant presque plus à ce qu'il lui racontait, l'interrompt pour lui demander s'il était à présent bien convaincu de la part qu'elle prenait dans tout ce qui le regardait. Cette conversation allait être poussée plus loin, lorsqu'il lui dit :

— Madame, je viens d'entendre le son du cor : le roi approche; votre majesté ne veut-elle pas monter à cheval pour aller au-devant de lui ?

En ce moment, le roi parut au bout d'une allée; Fortuné le joignit, et lui apprit que la reine s'était trouvée mal, et lui avait ordonné de rester auprès d'elle.

— Il me semble, dit le roi en souriant, que vous êtes assez bien dans ses bonnes grâces, et c'est à elle que vous ouvrez votre cœur préférablement à moi; car enfin je n'ai point oublié que vous la priâtes de vous procurer la gloire d'aller combattre le dragon.

— Sire, répliqua le chevalier, je n'ose me défendre de ce que vous dites; mais je peux assurer votre majesté que je mets une grande différence entre vos bonnes grâces et celles de la reine; et s'il était permis à un sujet d'avoir son souverain pour confident, je me ferais une joie bien sincère de vous déclarer tous les sentiments de mon cœur.

Le roi l'interrompt pour lui demander où il avait laissé la reine, et alla la rejoindre.